

qu'ils firent à cinq lieues de Suez. Les malheureux Européens, laissés nus et dispersés par la crainte, se séparèrent en deux troupes; l'une retourna à Suez; l'autre, au nombre de dix-sept, croyant pouvoir atteindre le Caire, s'avança dans le désert, où, exténués de fatigues, manquant d'eau et de nourriture et accablés par un soleil brûlant, tous périrent l'un après l'autre, excepté un seul, M. de Saint-Germain, de l'île de Bourbon; après avoir erré pendant trois jours dans le désert, il ne dut son salut qu'à l'humanité d'un Arabe, qui le reçut dans sa cabane, et où il put attendre une escorte pour se rendre au Caire.

La caravane qui du Caire part pour se rendre à la Mecque est ordinairement divisée en deux *campemens*; les pèlerins du Caire, ceux de Constantinople et des divers autres endroits forment le premier; l'autre est composé de tous les Barbaresques, depuis Tripoli jusqu'à Maroc. Ces derniers ne partent du Caire qu'un jour après les autres, et forment ainsi en quelque sorte, pour la première caravane, une arrière-garde qui occupe tous les soirs le même camp d'où l'autre est partie le matin. Au contraire dans le retour, la caravane des Barbaresques fait l'avant-garde et devance toujours d'une journée ce qu'on appelle la grande caravane.

On prétend que cette pratique des Turcs d'arriver à la Mecque un jour avant les Barbaresques,

et de n'en sortir qu'un jour après leur départ, tient à la méfiance qu'ils ont de ceux-ci, et à la crainte qu'ils ne s'emparent de la ville sainte.

Au surplus les Barbaresques se servent d'escorte à eux-mêmes; ils sont tous armés, ne traînent après eux que peu d'équipages, et ne se chargent que de ce qui est absolument nécessaire pour cette longue et pénible route; leur camp présente donc une image de la guerre qu'on ne trouve pas dans les autres. Aussi les Arabes, qui ont tenté de les attaquer quelquefois, n'osent-ils plus y revenir; et l'on assure même qu'ils ont su s'exempter du tribut que la grande caravane paie à ceux-ci lorsqu'elle passe sur leur territoire.

Ce n'est pas que celle-ci n'ait une escorte assez forte; elle est composée de détachemens des diverses troupes qui stationnent en Égypte. Elle est commandée par un bey, qu'on nomme *hemirhage* ou prince des pèlerins, qui a encore à sa suite quatre ou cinq cents cavaliers de ses propres gens, et qu'il entretient à ses frais. Il reçoit une somme considérable du grand-seigneur pour cette dépense; mais il en retire beaucoup davantage, soit des provisions de bouche qu'il fait suivre dans la route sur un nombre considérable de chameaux, qu'on recharge au retour d'autres provisions semblables, soit du louage de ces mêmes chameaux, dont les négocians se

servent pour transporter leurs marchandises. Il a outre cela tout ce qui appartient à ceux qui meurent en route sans laisser d'héritiers, et le dixième de ceux qui en laissent. Ce revenu doit monter à des sommes considérables, car il y a des années où l'on a vu mourir jusqu'à cinq à six mille personnes dans le voyage.

Il faut mettre au rang des causes qui peuvent opérer de grands ravages dans les caravanes ces vents brûlans du désert et ces ouragans qui, amoncelant les sables, ensevelissent des détachemens entiers, et, si l'on en croit quelques récits, des caravanes même qui traversent les déserts de l'Afrique; malheur que n'éprouvent que très-faiblement celles qui se rendent à la Mecque. La stérilité des régions africaines, l'inclémence du climat, ne permettent d'y entreprendre de longues courses que réunis en troupes, pourvus d'eau, de nourriture, et fournis d'armes, et cependant ces défenses y sont insuffisantes contre les accidens des vents brûlans, des agitations des sables et des maladies qui attaquent les hommes et les animaux dans ces voyages périlleux.

Mais c'en est assez sur ces usages établis en Orient et dans l'Afrique depuis les plus anciennes époques; ils attestent le peu de progrès qu'y ont fait les arts et la civilisation; le commerce, qui suit leurs traces et souvent les étend,

a dû se renfermer dans ce qu'il a trouvé établi; le défaut de protection et de moyens convenables ne lui a pas permis de prendre plus d'essor; en Afrique ce n'est qu'avec peine et danger qu'il se hasarde à pénétrer loin des côtes, et cet état précaire durera aussi long-temps que l'esclavage, le despotisme, la superstition, la barbarie en banniront l'industrie, la propriété, la culture, la religion bienfaisante de l'Évangile, ces appuis de la liberté de l'homme sans laquelle tout languit et dégénère.

Nous avons parcouru les divers objets qui peuvent occuper les méditations du philosophe, de l'homme d'état et du négociant, dans le tableau varié et peu flatteur des régions barbaresques prises en général; il nous reste maintenant à les faire connaître chacune en particulier: ce qui précède nous rendra cette tâche plus facile et plus utile au lecteur.

Nous n'y reviendrons cependant pas avant d'arrêter notre attention sur l'Égypte, ce pays si justement regardé comme l'antique séjour des sciences, devenu, ainsi que tout ce qui est soumis au fanatisme de Mahomet, un pays à demi barbare, où l'esclavage des peuples et le despotisme des princes choquent également les yeux du voyageur et contrarient la nature.

Le savant auteur dont nous continuons l'ouvrage s'était aussi occupé de cette partie de

l'Afrique; le tableau qu'il en a tracé précédera ce que nous aurons à en dire, et ici, comme dans tout le reste, ce sera toujours par ce qu'il a écrit que nous commencerons l'histoire politique du continent qui nous occupe, et celle des établissemens qui s'y trouvent.

Nous aurons soin aussi de donner un aperçu des changemens considérables opérés dans cette région depuis le séjour qu'y ont fait les Français; nous parlerons également de ceux qu'on doit au prince qui la gouverne, digne, par ses grandes conceptions, d'un rôle plus noble que celui qu'il joue dans la guerre contre les Grecs.

LIVRE II.

DE L'ÉGYPTE.

La côte septentrionale de l'Afrique, qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar, est bornée par la Méditerranée. On lui donne neuf cents lieues de côtes, occupées par une région connue depuis plusieurs siècles sous le nom de Barbarie, et par l'Égypte, qui gémit sous le joug de l'empire des Ottomans.

Cette région, dont l'antiquité s'occupa beaucoup plus que d'aucun autre pays du globe, est bornée au nord par la Méditerranée, au sud par la Nubie, à l'est par la mer Rouge, et à l'ouest par la Libye. Sa longueur est de deux cent vingt-cinq lieues, et sa plus grande largeur d'environ soixante-huit.

Le Saïd ou la haute Égypte, qui commence à Syène et finit au Caire, est une espèce de gorge formée d'un côté par des rochers escarpés, et de l'autre par des monticules sablonneux. On ne lui trouva jamais plus de sept lieues de large, et quelquefois elle n'en a que trois. Ce fut dans cette plaine resserrée que brilla pour la première